



HAL
open science

Care et autonomie. A propos du film Les INvisibles : à la recherche des occasions d'être

Pascale Molinier

► To cite this version:

Pascale Molinier. Care et autonomie. A propos du film Les INvisibles : à la recherche des occasions d'être. 2023. <hal-03949833>

HAL Id: hal-03949833

<https://hal.science/hal-03949833v1>

Submitted on 20 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

Pascale Molinier

Care et autonomie. A propos du film *Les invisibles* : à la recherche des occasions d'être

L'existence d'une contradiction apparente a été souvent soulignée entre l'objectif féministe qui vise à renforcer l'autonomie des femmes à travers leur empowerment (ou puissance d'agir), d'une part ; les études de *care* qui, appuyées sur l'analyse du travail de *care*, réalisé en majorité par des femmes, représente une critique puissante de l'autonomie, d'autre part.

Les études de *care*, en réalité, offrent de surmonter cette apparente contradiction en redéfinissant les conditions de l'autonomie. L'autonomie ne signifie pas l'individualisme (et n'est pas réservé à un individu non plus, on parle bien de l'autonomie d'un peuple) et notre autonomie repose sur la qualité et la constance de nos interdépendances. Ceci aboutit à une revalorisation de l'interdépendance comme condition de l'autonomie, tel que cela apparaît aussi dans le registre où l'urgence climatique revalorise l'interdépendance.

A partir des analyses sur le travail domestique et de *care*, on a pu montrer que l'autonomie prônée comme valeur ultra-libérale des cadres ou autres décideurs reposait sur un travail de l'ombre, une prise en charge – oui, comme les bébés ou les vieillards sont pris en charge – ajustées aux besoins des adultes compétents qui vise à les soulager de toutes les tâches de maintien de leur propre vie (ils sont nourris, habillés au sens où leurs vêtements sont lavés, repassés, présentés au bon moment, on veille à leur repos, on filtre les appels, etc...). Ce soutien n'est cependant pas inconditionnel, on se souvient par exemple que Sarkozy, le seul président à s'être déclaré ouvertement dépendant de sa femme Cécilia, s'est fait plaqué par elle.

Ce qui est donc critiqué à partir du *care*, ce n'est pas l'autonomie en soi, mais le mythe d'une autonomie confondue avec une qualité intrinsèque ou une valeur de l'individu. Ce mythe qui voudrait que pour s'en sortir, on ne doive compter que sur soi-même s'illustre dans l'idéologie péjorative de « l'assistanat » qui voudrait qu'assister les personnes vulnérables renforce leur dépendance.

Le film *Les invisibles* de Louis-Julien Petit sorti en 2019 met en scène un groupe de travailleuses sociales et de bénévoles qui tiennent un accueil de jour, L'envol, pour des femmes à la rue. Le film montre la difficulté pour ces dernières de croire suffisamment en elles et dans le monde pour réussir à adhérer aux propositions de réinsertion. L'intérêt du film est d'être construit à partir d'un livre de témoignages mais aussi de mêler des actrices professionnelles et des actrices « naturelles », ce qui donne forcément un cachet d'authenticité à ce qui est montré.

Tout le propos du film tourne autour des contradictions entre autonomie et dépendance.

D'un côté les femmes refusent d'aller dans un foyer mixte, neuf mais éloigné de tout, qu'elles jugent dangereux par la présence des hommes et contraignant dans ses règles, elles préfèrent vivre dans un terrain vague où elles ont installé des tentes individuelles : autonomie, donc. Mais pas isolement. Préférence donnée à une bulle d'intimité (la tente) plutôt qu'à une promiscuité en dortoir sous contrôle.

Hors la loi, elles sont délogées par une assistante sociale et la police pour se rendre dans le fameux foyer « aux normes ». La travailleuse sociale en chef de l'accueil de jour, Manu (Corinne Masiero dont on sait qu'elle-même a une expérience de la toxicomanie, de la prostitution et de la rue), décide alors de les loger dans celui-ci clandestinement. L'équipe met en place simultanément un ensemble d'ateliers et une journée porte ouverte, sur la base d'un principe simple qui consiste à comprendre ce que ces femmes ont été par le passé, avant la rue, et qu'elles semblent avoir pour certaines oublié. D'autant qu'elles vivent sous des identités fictives de vedette certes renarcissisantes (Dalida, Brigitte Macron...) mais qui ne permettent pas de jouer son identité en dehors du foyer d'accueil. Difficile de se présenter à Pôle emploi en tant que... Brigitte Macron. En contrepoint, l'une d'entre elles s'obstine à vouloir être acceptée avec ce qu'elle a fait : elle est une femme qui a tué son mari qui la battait (à noter que l'actrice naturelle du rôle Adolfa Van Meerhaeghe a réellement vécu les faits). Pour trouver du travail, elle doit apprendre « l'omission », ce qui ne lui semble pas « honnête ». Toutes se construisent avec plus ou moins de succès de nouvelles biographies, un peu plus réalistes, mais néanmoins en partie toujours fictives (par exemple, un séjour en psychiatrie est transformé en « remise en forme » ou on ne précise pas que les multiples compétences de l'une ont été obtenues par des formations en prison). Ici, l'exagération propre au genre de la comédie rend visible avec finesse les pratiques réelles rusées des travailleurs sociaux aux prises avec les injonctions des politiques d'insertion et confrontés aux « trous » dans les CV des personnes.

Cette phase positive, où les femmes commencent à reprendre bonne figure, à se redresser littéralement, j'y reviendrai, est entièrement collective et construite sur une réversibilité des rôles. Ainsi une femme très clochardisée se déclare psychanalyste et mène la thérapie des accompagnantes, au même titre que la bénévoles (Noémie Lovsky) réalise des groupes de paroles avec des jeux de rôle auxquels elle participe aussi, notamment pour exorciser la souffrance d'un divorce où son mari est parti avec une femme plus jeune.

De l'autre côté, l'une des travailleuses sociales, celle qui précisément a pratiqué l'expulsion du terrain vague, représente le discours officiel du champ du travail social. A plusieurs reprises, elle met en garde Manu contre le fait qu'elle crée une dépendance des femmes à l'égard de la structure d'accueil et donc ne les aide pas à être « autonomes ». Manu insiste sur ce qui est présenté dans le film comme

l'invariant de sa propre doctrine : s'appuyer sur le consentement et le désir de s'en sortir des femmes, ceux-ci étant si difficile à mobiliser ensemble au sein des structures conventionnelles trop normatives et infantilisantes, et, suggère le film, pas suffisamment joyeuses et fantaisistes. En recherchant « le désir de faire évoluer sa situation sociale et professionnelle, elle se situe en droite ligne du travail social ou les personnes « doivent être les actrices de leur propre parcours » pour reprendre le champ lexical de l'insertion.

Mais la méthode n'a rien de conventionnel... Il est manifestement important de rêver – c'est peut-être le sens de ces identités de célébrités, comme un premier pas, qui permet avec humour et je pense que c'est essentiel – avec autodérision – de se redonner de la valeur, tout en contestant que la personne dont l'identité est usurpée vaudrait plus que soi. Brigitte Macron, par exemple. En fait, ces identités de rêve participent d'une forme d'empowerment tout à fait inattendu qui ne mobilise pas l'adaptation à la réalité et l'acceptation des normes sociales, mais l'imaginaire et le rêve contre la dureté de la vie et, en même temps, travaille à une dé-hiérarchisation des positions sociales et une démythification de celles-ci. L'autodérision des minoritaires joue comme une défense pour lutter contre le rabaissement et l'humiliation, ou la perte de dignité, ici en se moquant soi-même de sa propre déchéance, ce qui est une façon de reconnaître sa vulnérabilité. Une autre position défensive plus virile serait de faire peur à l'autre par la monstration, au sens de : faire le monstre (freak, junkie, clochard...).

Dans la seconde phase de la méthode, celle basée sur une identité professionnelle « retrouvée », on ne sait pas plus que les travailleuses sociales si la femme qui dit être psychanalyste l'est réellement, ou bien si elle fabule tout autant cet ancien travail que l'identité appropriée de Dalida ou d'une autre. Là n'est pas ce qui compte. L'important est que cette fabulation autorise de la mise en jeu de nouvelles relations où la femme est active, ce qui rend possible le renversement de positions et la lecture des vulnérabilité des travailleuses et bénévoles qui perdent leur position haute.

Réversibilité des rôles et autodérision sont à lier ensemble pour comprendre ce qui fédère les subjectivités dans un « être ensemble » qui est par ailleurs aussi un faire ensemble.

Finalement, sans que l'on sache s'il s'agit d'une bévue ou d'une vengeance, l'accueil de nuit est trahi par une jeune femme toxicomane qui, mise à la porte de l'Envol, est adressée au foyer honni et l'on assiste à la fin du film à nouveau à une expulsion. Mais celle-ci n'a rien à voir avec la première où les femmes quittaient leurs tentes en se débattant et hurlant. Les femmes partent la tête haute, elles se sont physiquement et moralement (et le film montre très bien à quel point c'est la même chose) redressées, et elles font face au monde. Les accueillantes les regardent partir tranquillement. Indubitablement, les voici devenues plus autonomes. Autonomie confondue ici avec la dignité

retrouvée rendue possible par un traitement plus égalitaire des positions (la réversibilité ludique, le partage concret des responsabilités).

Ce film me conduit à insister sur les dimensions du *self-care* comme *care* entre soi, sur lequel j'ai déjà travaillé, mais sur lequel, il me semble important d'aller plus loin pour en comprendre les ressorts émancipateurs.

Car ce qui est créé dans L'envol, par différence avec le foyer d'accueil « normé », c'est un entre-soi, une communauté d'égales. On peut penser que l'absence de mixité y joue un rôle important qui favorise la symétrisation des positions : travailleuses sociales, bénévoles et femmes à la rue sont toutes des femmes. C'est cependant leur seul point commun, car leurs cultures, leurs religions, leur destin propre sont différents. Et cette symétrisation à partir d'un dénominateur « femmes » n'a rien de naturel, comme en atteste ce qui se passe dans l'autre foyer où les travailleuses sociales sont aussi des femmes, lesquelles se démarquent en tant que « professionnelles ». Mais dans l'Envol, et à partir du moment où Manu décide de répondre au besoin d'un accueil de nuit, pour remplacer le saccage des tentes dans le terrain vague, on assiste à la mise en place d'une communauté transgressive, fondée sur le partage d'un secret vital pour toutes. Il faut alors s'organiser une vie à la marge et se recréer un monde en commun. C'est ce basculement qui rebat les cartes pour toutes, et augure d'une nouvelle autonomie collective et individuelle. Celle-ci est particulièrement scénarisée par l'évolution de la bénévole bourgeoise jouée par Noémie Lovsky qui au début apporte maladroitement des tartes aux pommes et qui va progressivement prendre un rôle de plus en plus actif (l'animation de l'atelier jeux de rôles, entre autres). C'est bien le collectif transgressif et ce qu'il permet à toutes comme nouvelles *occasions d'être* (ou formes de vie : manières de vivre, manière d'être) qui est à l'œuvre pour toutes et sous-tend leur puissance d'agir. J'emprunte occasion d'être à Fernand Deligny, j'y reviens plus loin.

Conquérir une autonomie consiste à s'affranchir des normes du travail social, ce qu'aucune ne peut réaliser seule, ni d'ailleurs complètement. Il s'agit cependant bien de se gouverner soi-même, selon ses propres règles. A l'instar du magnifique livre *Vagabondes*¹, à propos des écoles de préservation pour les jeunes filles de Cadillac, Doullens et Clermont, de fait des maisons de corrections pour les jeunes filles délinquantes dans les années 1930 à 50, le film montre que *les structures qui encadrent les femmes déviantes contrôlent autant les usagères que les travailleuses sociales*. Ces corps ne doivent pas se rapprocher, la distance est la règle, et Manu l'a déjà transgressée une fois en adoptant une jeune fille à la rue (Déborah Lukumuena). Elle veillera d'ailleurs jusqu'au bout à ce que son adjointe (Audrey Lamy) conserve ses distances avec la jeune femme toxicomane, la future traîtresse que Manu exclura du foyer tout en pleurant d'avoir à le faire. La raison de l'exclusion est que la jeune femme ne

¹ *Vagabondes. Les écoles de préservation pour les jeunes filles*, L'arachnéen 2015.

semble pas vouloir s'en sortir, fait des allers et retours entre L'Envol et la rue, ce qui lui vaut certainement le jugement que son désir n'y est pas. Plus largement, du contrôle social, les travailleuses sociales ne s'affranchissent jamais complètement, celui-ci persiste par exemple sous une forme atténuée de leur surveillance cachée des femmes qu'elles filent, plus ou moins discrètement, pour vérifier qu'elles accomplissent bien leurs démarches pour retrouver du travail (ici aussi la moquerie à l'encontre de la bienveillance des travailleuses sociales est de mise : rien ne leur échappe). On est toujours sur la corde raide, sur le fil de l'abus.

Le film pose in fine la question de savoir si *la désobéissance civile n'est pas indispensable pour réaliser le travail social de façon éthique* et dès lors la question du pas de côté (ou jusqu'où s'écarter de la norme) se retrouve au centre du travail réel (si on entend par là, ce qu'on fait pour bien faire son travail et non ce qu'on nous prescrit de faire). En attendant, s'édifie une petite société utopique, dont l'objectif toutefois n'est pas de se pérenniser, puisque le centre d'accueil fermera en décembre (son pourcentage de réinsertion de 4% étant jugé insuffisant par les bailleurs). Utiliser ce temps au mieux, ne pas se laisser abattre, résister en s'appuyant sur un réseau... L'essai de Monique dans l'agence immobilière rappelle en tous points les séjours d'essai du réseau de la Grande Cordée, où l'essai est entendu au sens littéral d'essayer, ce qui laisse place à la possibilité qu'on se soit trompé, avec le droit de refaire un nouvel essai, voire plusieurs².

Je cite Deligny : « Une étonnante docilité aux injonctions d'ordre pratique ou administratif amène invariablement les organismes dits d'observation ou d'éducation d'enfants ou d'adolescents réputés difficiles, dans une impasse où ils finissent tous par se retrouver quelle que soit, par ailleurs, leur situation géographique. Forts désaffectés, anciens couvents, recoins d'asile sont d'ordinaire les bâtisses choisies pour abriter le premier repos d'étape des garçons partis « en marge » et qu'on voudrait ramener vers la vie normale. Et tous ces points de stationnement frappés par l'inertie et la fébrilité concentrationnaires, se souciant très peu, en fait, d'une efficacité quelconque, justifient leur existence par un effectif incontestable de « présences », dûment enregistrées »³.

La citation est extraite de « La grande cordée », texte de 1949, qui s'applique aussi bien en 2022 (73 ans plus tard) au foyer situé à 50 kilomètres, loin de tout, où les femmes ne veulent pas aller. Telle est l'impasse : la difficulté à justifier de l'utilité du nouvel établissement par des « présences » librement consenties. Certes, ce qui a changé entre temps est le discours sur l'autonomie des usagers et l'impératif de réinsertion. Deligny parle de réencastrement. Or encaster signifie : Engagement, sans

² Deligny (Fernand), « Ce qu'est la "Grande Cordée" », Cahiers de l'enfance, n°18, août-sept. 1955, p. 47-51.

³ Deligny Fernand. La grande cordée. In: *Enfance*, tome 2, n°1, 1949. pp. 72-76.

jeu, d'une pièce dans une autre, en vue de son immobilisation ; ou encore assemblage rigide d'une poutre dans un mur, du pied d'un poteau dans le sol, par opposition à l'appui libre ou à une articulation. L'insertion est un peu plus souple : L'insertion est le fait d'insérer ou de s'insérer. Ce terme désigne l'action de faire rentrer, d'introduire un élément dans un ensemble ou espace plus grand.

A « la mise en collectivités artificielles (...) qui avachit les individus alors privés de la responsabilité d'eux-mêmes », Deligny oppose « le courant de la vie réelle et complexe, riche en sympathie humaine et en occasions d' « être » qu'il s'agit d'offrir aux exclus provisoires. » Le thème de l'avachissement des corps déresponsabilisés d'eux-mêmes fait écho aux corps avachies des femmes dans le film *Les invisibles*, de même que l'idée qu'on n'est pas exclus pour toujours, mais bien exclus provisoires à qui on « offre » des occasions d'être. Deligny pense d'ailleurs que le travail d'éducateur ne doit pas entièrement se spécialiser, devenir une rente, mais que les bonnes volontés doivent tourner, en faisant appel notamment à un bénévolat militant d'ouvriers et d'ouvrières qualifiés. Et nous avons vu que ce sont bien des « occasions d'être » que créent les travailleuses sociales au travers de leurs dispositifs d'ateliers et de journées ouvertes.

Qu'est-ce qui est nouveau dans l'approche par le *care* entre soi qu'on ne trouve pas dans des expériences éducatives comme la Grande cordée ou comme le radeau de Deligny, son réseau pour l'accueil des enfants autistes ? Où là, il s'agit de co-présence, c'est-à-dire une forme très particulière de vivre à côté, qu'on a du mal à « encaster » même dans le régime de l'interdépendance. Deligny dit « Faire cause commune avec eux, c'est leur permettre de créer des gestes... c'est pas inné, ça leur pousse pas comme des cheveux sur la tête ». Ou encore : « Entre ceux qui s'inspirent du mot « commun » et ceux qui s'inspirent du mot « social », le clivage est radical »⁴. Deligny s'intéresse à des enfants ou des adolescents. Il existe donc dans ses « tentatives » une asymétrie irréductible liée à l'âge et pour les enfants autistes ou privés de langage, une altérité radicale. Dans les expériences de *self-care*, il s'agit d'adultes, la symétrie des positions peut être atteintes. Je pense qu'on peut quand même s'inspirer de Deligny pour le penser en termes d'égalité d'espèce, un concept difficile à appréhender chez lui, mais qui signifie une relation située du côté du commun et non du social. On n'atteint jamais à l'égalité d'espèce puisqu'on est d'entrée de jeu socialisé, c'est plutôt comme l'horizon d'une utopie que l'on effleure dans des moments où on est défait de ses identités sociales.

Je vais prendre un exemple à partir de mon expérience à La trame qui est une plateforme d'inclusion citoyenne pour les personnes atteintes de maladies psychiques fruit et support d'une recherche-action permanente qui associe des professionnels psychologues ou éducateurs, des bénévoles et des usagers en position de responsabilité, dans la banlieue nord, chez les pauvres. Au tout début de l'expérience,

⁴ Fernand Deligny, « Le croire et le craindre », in *Œuvres* (1913-1996), Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 1123.

quand celle-ci était encore concentrée sur le GEM de Saint-Denis, je me suis rendue dans celui-ci pour le repas dominical. J'ai rencontré Jacques (on peut l'appeler comme ça), un travailleur en ESAT qui a été l'un des animateurs les plus constants de la trame, côté usagers, en épluchant avec lui facilement deux kilos d'oignons, donc en larmoyant beaucoup tous les deux. Ce n'était pas du tout la même rencontre que si j'avais été présentée comme professeur de psychologie sociale. Dans cette histoire, c'est l'oignon qui fixe sa règle : il fait pleurer. On peut accéder à ce « commun », expérimenter cette égalité d'espèce, mais je préfère parler aussi de vulnérabilité d'espèce, dans des gestes simples du quotidien qui sont le minimum nécessaire, ce qu'on a besoin de mettre en place pour assurer la production du vivre. Dans les films de Deligny, c'est autour de la vaisselle, de la fabrique du pain que les enfants se domestiquent, comme il le dit, dans *Ce gamin-là*.

Pour conclure : Est-ce qu'on a besoin du concept d'autonomie dans le registre du *care* ou de « l'accompagnement » ?

Revenir sur l'autonomie à ce stade n'est pas facile, parce que les expériences dont je parle s'inscrivent dans une autre grammaire. Autonomie, dans le monde de l'insertion, se retrouve dans des phrases comme « permettre à la personne d'accéder, de retrouver ou de consolider une autonomie dans sa vie quotidienne et professionnelle »⁵. Son obtention repose sur la notion de projet (projet professionnel en particulier) et le terme est galvaudé, reposant sur un désir d'insertion dont l'absence renvoie la faute sur la personne qui ne veut pas devenir autonome. Est-ce qu'on peut désencastrer l'autonomie de l'idéologie de l'assistantat ? Ou bien l'autonomie est-elle un faux but ? Là j'ai proposé un autre trajet, occasion d'être, tentative, essai, réseau, position transitoire, provisoire, où ce qui compte est de restaurer une qualité du vivre pour chacune des personnes engagées. Ou le corps n'est pas pensé comme une image de soi, mais comme pure subjectivité, chair habitée d'un désir.

⁵ Sophie Mercier-Millot. De la démotivation à l'engagement dans le travail. Processus de subjectivation dans un atelier chantier d'insertion. Thèse de psychologie. 2022.